

teur-directeur du «Journal historique et littéraire» de Liège, feuille catholique d'une très haute tenue, longtemps protégée par le général de la Compagnie de Jésus, le P. Rothaan (1785-1853) et qui eut l'insigne honneur d'être combattue à Liège même par le P. Lacordaire. (5)

Ladite correspondance est à tel point révélatrice pour les opinions et le caractère de B. Gilson que, lorsqu'il s'agit de réhabiliter sa mémoire assez malmenée dans la presse catholique, les personnalités et organismes énoncés ci-après décidèrent de la soumettre au jugement de l'opinion publique : le Comte de Flandres (qui paya les frais des funérailles et du tombeau du chanoine Gilson, son ancien chapelain), le Duc d'Aumale, Frère Orban, le Comte Goblet d'Alviella, Mgr Van Weddingen des Eglises Unitaires de Londres et de Boston. Comme l'atteste cette liste, les écrits de Gilson — qui ne cessait, sa vie durant, de se déclarer fidèle serviteur de l'Eglise Romaine — développaient des théories qui ne pouvaient être que sympathiques à tous ceux qui s'intéressaient à la pacification des esprits en matière scolaire, à l'histoire comparée des religions et au rapprochement des églises, problèmes qui eurent tous un regain d'actualité à la suite du Concile du Vatican II, mais auxquels il était malaisé de toucher du temps de Gilson. Si l'on se demande pourquoi la correspondance entre Gilson et Kersten intitulée «*Mémoires pour servir à l'histoire du traditionalisme et de l'ontologisme en Belgique de 1834 à 1864*» ne parut qu'en 1894, il est à répondre ceci : De son vivant, la fille aînée de Kersten, qui subissait l'influence des adversaires de son père — et à laquelle Gilson, le 5. 12. 1883, avait confié ses papiers pour les faire imprimer après sa mort — n'osait pas s'en dessaisir, de crainte d'un procès pour abus de correspondance. Voilà la raison pour laquelle la correspondance entre Kersten et Gilson — que ses admirateurs considéraient comme le Channing et le Bosuet de Belgique — sortit si tardivement des presses d'imprimerie.

C'est dans cet ouvrage que nous avons puisé l'essentiel pour broser le tableau de ce palpitant personnage que fut le chanoine Gilson.

Comment n'aurait-il pas été pris en grippe par l'épiscopat belge de l'époque, ce prêtre qui prétendait en 1847 qu'il fallait s'entendre avec le ministère libéral Rogier — Frère Orban (p. 66) et qui, en 1856, avait approuvé son ami Kersten, blâmant «cette espèce de croisade contre le libéralisme» (p. 300) ; qui, en admiration devant le P. Spee S. J. et fort d'une expérience personnelle, en était venu à se montrer fort sceptique à l'égard de tout ce qui concernait «maléfice» et «sortilège» (pp. 278, 284) ; qui, en 1873 au banquet suivant la consécration de l'église de Bouillon et présidé par l'évêque de Namur, avait exprimé le vœu «de voir l'union s'établir entre les honnêtes gens, fondée sur les grands principes du droit naturel, abstraction faite de tout esprit de parti, politique ou religieux» ; (6) qui non seulement ne s'était pas prononcé contre la loi scolaire Van Hembeek de 1879 et la guerre scolaire, mais qui avait osé proposer des accommodements.

L'Eglise ne pardonna pas à Gilson d'avoir écrit, en 1847, à l'intention de la jeunesse belge, le «*Manuel de philosophie morale*». Dans cet ouvrage — dédié au prince Baudouin dont Gilson était le précepteur — l'auteur tente